



Dominique Sampiero est né en 1954. Instituteur et directeur d'école maternelle dans le Denaisis, il anime également des ateliers d'écriture. Il a été membre de la commission Poésie au Centre national du Livre en 1996. Dernier recueil, ici présenté : *La vie est chaude*, aux Editions Bruno Doucey - 2013.

Dominique Sampiero, contre l'illettrisme de la mort

Le poète vient frapper à l'une de nos fenêtres – celle qui donne sur notre mort – dont on feignait ne pas connaître l'emplacement. Elle est murée. On entendra juste toquer à la vitre, depuis l'autre côté de la vie, et c'est déjà une épreuve. Heureusement, on ne comprend pas très clairement. En parviennent des phrases un peu obscures et inquiétantes, comme celle-ci par exemple : « *Chaque jour nous faisons le deuil de notre propre mort* ». La tentation est forte de murer la fenêtre. Une erreur, car nous avons besoin d'elle.

*Nuit et jour
la fenêtre
veille sur nous*

Dire la mort ne relève-t-il pas d'une plaisanterie, à prendre au second degré ? Le second degré de la mort, c'est la nuit. Apollinaire l'avait déjà dit : « *Comme un gretteur mélancolique / j'observe la nuit et la mort* ». La nuit aide à comprendre la mort. Mais nous avons du mal à dire la nuit, ce moment de suspension de la conscience dont on revient chaque matin. Donc plus de mal encore à dire la mort dont on ne revient pas. « *Pourquoi sommes-nous devenus illettrés de la mort ?* », s'interroge Dominique Sampiero.

Le poète tente alors d'alphabétiser sur ce point le lecteur, pour résister un peu avant de rejoindre « *le silence idiot des anges* ». A cette fin, et de manière toute pédagogique, il alterne, d'une part, une prose décrivant « *l'effacement de la conscience [qui] reste une énigme dans le verre d'eau fragile de l'instant.* » Et, de l'autre, des vers évoquant la version nocturne de la mort. Ceux qui peineront pour la première leçon pourront commencer par la deuxième. On y apprend en effet déjà bien des choses :

Nuit pense à ne pas penser *Qui a vu la nuit sait presque tout du chemin*

C'est même presque joyeux. *Où s'enfonce la nuit la vie est chaude*

Il n'empêche, on se demande si on a bien fait de décider de lire ce recueil. Comment, après, continuer la journée, puisqu'on sait qu'il faudrait « *rester nu pour s'arracher un jour des eaux du vivre* » ? Il faut remercier la nuit, qui ne manquera pas de venir.

*Merci la nuit
je vois plus calme
en mon cœur*

C'est cela, le calme, version positive de la mort (ne sont réellement calmes que ceux qui ne sont plus), que nous enseigne la nuit. Fort de ce savoir de la nuit, on peut tenter aborder celui de la mort. Avec cette question : « *Comment parler de la mort et peut-être l'appivoiser [...] en pensant à ce qu'elle ajoute à tout ce qui nous a manqué ?* »

Sur ce sujet que pouvons dire de concluant ? Juste des mensonges. Celui de ce recueil et, au-delà, celui de la parole. Mais la parole poétique ment ici de façon bien particulière, car elle a appris de la nuit que, contrairement à l'âme (« *une ride dans le ciel* »), la vérité mourra :

*En chaque nuit
l'œil devient mortel
comme la vérité*

Vincent Rouillon



On trouvera les informations biographiques et bibliographiques des auteurs présentés dans ces pages dans la "Poéthèque" du site du Printemps des Poètes : www.printempsdespoetes.com